

Zeitschrift: Études pédagogiques : annuaire de l'instruction publique en Suisse
Band: 51/1960 (1960)

Artikel: Le latin dans l'Europe unie : démission ou adaptation
Autor: Wibl , Robert
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-114810>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kan len oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 09.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Le latin dans l'Europe unie

Démission ou adaptation

Notre intention est de défendre, d'affirmer même la mission du latin dans la formation de l'Europe qui prend, sous nos yeux, conscience de son unité morale, intellectuelle et politique. Nous pensons, en effet, que cette langue et la civilisation qu'elle représente ont un rôle important à jouer en cette période capitale de l'histoire. Mais, pour cela, il sera nécessaire, selon nous, de modifier la conception de cet enseignement à la lumière des événements actuels.

LE LATIN ET LA CONCURRENCE DES SCIENCES ET DES LANGUES MODERNES

Notre affirmation peut sembler paradoxale, elle l'est même, en quelque sorte, quand on observe l'évolution générale des connaissances et des faits, évolution qui bouleverse notre échelle traditionnelle des valeurs. Qui n'est pas frappé, en effet, par la place grandissante que les sciences physiques et naturelles occupent dans nos esprits et, par conséquent, dans l'enseignement ? Qui n'est pas surpris par les transformations politiques qui aboutissent de nos jours à l'éclosion de nouvelles nations, même si quelques-unes, autrefois libres, sont tombées sous le règne d'un « colonialisme » déguisé sous une idéologie sociale contraire aux droits naturels de la personne humaine ? Quant à la technique, son développement accéléré dépasse souvent la portée de notre imagination encore cristallisée dans d'antiques formules. La vie sociale elle-même est transformée par les loisirs et la sécurité que nous offrent des Etats et une Europe mieux et plus intelligemment organisés. En regard de cette évolution, de ces révolutions, n'est-il pas naturel que le latin apparaisse, dès maintenant, aux yeux de beaucoup de gens, comme une discipline surannée et que sa valeur éducative échappe de plus en plus à nos contemporains ?

Et n'arriverons-nous pas au même jugement défavorable sur le compte du latin, si nous pensons à l'importance croissante des langues modernes et de leur étude ? Au fur et à mesure que les communications plus rapides diminuent les dimensions du globe, dont on fera sous peu facilement le tour en moins de vingt-quatre heures, la connaissance de ces langues devient plus utile, indispensable, aussi bien dans

la vie matérielle que pour le perfectionnement intellectuel de tout être humain. Et si, dans certains pays, on se contente encore aujourd'hui d'enseigner aux enfants une seule langue étrangère, la nécessité se fait sentir chaque année davantage que tout Européen digne de ce nom connaisse, outre sa langue maternelle et l'anglais, une seconde langue étrangère, allemand, espagnol, italien, russe même. Quelle sera donc la place que le latin pourra conserver dans le cadre des programmes scolaires, en face de cette redoutable concurrence ?

Et pour élargir le débat et mieux faire sentir encore combien la position du latin paraît compromise, songeons à l'importance de la formation sociale, politique des jeunes, à tout ce qu'ils doivent apprendre des questions actuelles pour être à même de jouer utilement et dignement leur rôle dans le monde de demain ?

En conclusion, beaucoup pensent, avec une apparence de justesse, que la fonction formative du latin est désormais dépassée, que cette langue n'est plus qu'une discipline de luxe, comme le grec, et que les nouvelles classes dirigeantes (car il y en a toujours), peuvent se former d'une manière complète, parfaite, sans son concours. Preuve en est que, dans beaucoup d'universités d'Europe et des Amériques, les facultés sont de plus en plus ouvertes aux non latinistes, même pour des études de droit et de lettres, et que, dans notre pays, ce qui sauve encore le latin, c'est que l'accès aux études médicales est fermé à ceux qui l'ignorent ; il n'est d'ailleurs pas douteux que, du jour où cet accès leur sera ouvert, nos gymnases perdront une notable proportion d'élèves latinistes au profit de la section ou des écoles scientifiques.

LE LATIN, DISCIPLINE NÉCESSAIRE, DOIT S'ADAPTER OU DISPARAÎTRE

Les considérations qui précèdent nous amènent à cette première conclusion, ou plutôt à cette alternative, sur laquelle nous fonderons la suite de notre argumentation : ou l'enseignement du latin s'adaptera aux conditions actuelles, ou le latin disparaîtra peu à peu comme instrument de formation générale et ne sera plus qu'une simple discipline d'appoint, rôle auquel semblent se résigner, d'ailleurs, certains latinistes professionnels.

Et pourtant ? Et pourtant nous sommes persuadé que le latin peut et doit continuer à exercer son influence formative aussi bien sur l'élite que sur l'ensemble de la population, que son rôle, loin d'être terminé, révolu, est aussi important que durant ces quatre derniers siècles, depuis que, cessant d'être seulement la langue des clercs, il est devenu indispensable à l'éducation de « l'honnête homme ». Mais, chose capitale, il doit être enseigné sous une autre optique, et, bien entendu, avec d'autres méthodes.

LES ARGUMENTS TRADITIONNELS ET LEUR PEU D'EFFICACITÉ

Il n'entre pas dans nos intentions de plaider encore une fois la cause du latin au moyen des arguments traditionnels employés, développés avec pertinence et compétence par ses grands défenseurs modernes, les Bérard, les Crouzet, les Jacques Perret, pour n'en citer que quelques-uns. Ces arguments sont connus : contact pris avec les grands génies du passé, développement de l'esprit logique, meilleure connaissance de la langue maternelle, importance, sur la formation du caractère, de l'effort considérable que demande cette étude. Tous ces arguments conservent leur valeur, mais, en fin de compte, ils ne semblent pas avoir fait beaucoup progresser la solution du problème ni avoir empêché le latin de perdre de plus en plus de terrain dans l'enseignement secondaire, et la position des latinistes fait penser aux défenseurs d'une antique citadelle qui lutteraient avec les armes du légionnaire contre les projectiles modernes, en un combat plein de noblesse, mais désespéré.

Force nous est de le constater : tout bien intentionnés qu'ils soient, ces légionnaires combattent avec bien peu de chances de victoire : ils s'en tiennent à une attitude, à des méthodes, à des conceptions que notre monde n'est plus guère capable de comprendre ni d'apprécier. On leur répond, en effet, que l'étude des langues modernes, outre son utilité pratique, peut remplir les mêmes fonctions que celle du latin, qu'elles sont représentées par d'admirables écrivains, que la traduction de leurs chefs-d'œuvre dans la langue maternelle de l'élève est un exercice tout aussi profitable, que l'effort intellectuel n'est pas moindre. Et combien d'autres arguments les partisans des langues modernes ne pourraient-ils pas développer encore ?

En conséquence, nous ne sommes pas plus avancés qu'avant, la question reste entière et chacun couche sur ses positions sans que l'on puisse entrevoir, pour le drame du latin, un autre dénouement qu'une défaite proche ou lointaine. Et cependant, il est raisonnable de trouver une issue à ce conflit, de sortir de l'impasse où nous sommes engagés et de mettre d'accord les « *laudatores temporis acti* » et les « *fautores memoriae nostrae* ».

Loin de nous la prétention ou la vanité d'apporter à ce conflit une solution définitive (qu'y a-t-il de définitif dans la vie, sinon son contraire ?), car il a toujours existé et il existera sans doute toujours une certaine opposition entre les esprits plutôt littéraires et les intelligences tournées vers les sciences exactes ; mais, au terme d'une carrière consacrée à l'enseignement du latin et cependant assez ouverte à l'actualité, nous osons proposer une vision en partie nouvelle du rôle que peut jouer le latin dans l'Europe en formation, ainsi que des méthodes à employer. Nous espérons apporter ainsi une modeste contribution qui aidera peut-être à résoudre le problème.

LA MISSION DU LATIN DANS L'EUROPE UNIE

Nous pensons, en effet, qu'au latin, comme nous le disions au début de ces lignes, est dévolue une tâche d'importance dans la formation de l'Europe unie ; nous ne craignons pas d'affirmer qu'il est possible de réhabiliter cette langue, de la « revaloriser », à condition de la considérer sous un aspect moins traditionnel, moins philologique aussi, mais avant tout comme le véhicule d'une haute civilisation : la latinité. Définissons donc les termes de notre argumentation ; qu'est-ce que l'Europe, qu'est-ce que la latinité, deux mots qui, à nos yeux, sont inséparables ?

Nous ne nous donnerons pas le ridicule de dire ce qu'est, ce que représente l'Europe occidentale, berceau de la civilisation moderne, cette Europe que le monde entier copie et souvent jalouse ; de grands esprits se consacrent, en ce moment même, à cette tâche et tous nos lecteurs sont au courant de leurs travaux. Mais il faut cependant l'affirmer : notre Europe est principalement latine, cette Europe qui aspire de nos jours à réaliser son harmonieuse unité. Sans doute, l'esprit germanique a versé son alliage dans ce creuset : une certaine communion avec la nature, une vision plus poétique des choses, la promotion de la femme, et, peut-être, une conception du monde empreinte d'un certain pessimisme. Sans doute le christianisme aussi a apporté ses éléments propres : un sens plus mystique des relations entre l'homme et la divinité, et surtout son admirable message de charité, quoique l'histoire des disputes dogmatiques et des crimes commis en leur nom ternisse singulièrement la lumière évangélique. Il n'en reste pas moins qu'à notre avis la majorité des caractères qui distinguent l'Europe sont avant tout latins et nous n'hésitons pas à affirmer que l'Europe sera et restera latine ou qu'elle ne sera plus l'Europe.

Mais il nous faut aussi définir ce que nous entendons par le mot : latin. Nous prenons ce terme dans son sens le plus large, dans son extension la plus grande. Par latin ou latinité, nous comprenons, en effet, l'ensemble des idées, des concepts moraux et politiques, des usages mêmes qui réalisent la synthèse de l'hellénisme et de l'esprit romain. Ne l'oublions pas : si la Grèce est le berceau de notre pensée, si, en remontant à la source, nous retrouvons toujours Platon, Aristote, Plotin, si nous sommes redevables à l'Hellade antique d'avoir dépassé le stade de la magie pour parvenir à la science, si les Grecs nous ont donné cette confiance en l'homme et cette curiosité toujours en éveil, conditions de la maîtrise du monde, cet hellénisme n'était représenté que par une infime aristocratie, par une élite perdue dans les vastes populations de la Méditerranée, à tel point qu'il aurait probablement disparu, comme tant de civilisations orientales, si Rome n'en eût assumé la relève, en y ajoutant ses caractères propres,

si les Cicéron, les Virgile, les Sénèque n'en eussent dispensé les richesses jusqu'aux limites de l'Empire. Ainsi donc, entendons par latinité le message du monde classique, le patrimoine grec et latin mis à la portée des multitudes.

CE QUE L'EUROPE DOIT AUX LATINS

Si nous voulons maintenant montrer dans quelle direction doit s'orienter l'enseignement du latin pour répondre aux besoins actuels, il convient que nous disions, au moins sommairement, quels éléments de notre civilisation occidentale ont, selon nous, une origine latine. Il nous semble que ce sont surtout les suivants : le sens de l'activité réaliste et créatrice, une recherche poussée de l'équité, une haute conception des devoirs familiaux, l'accès à la culture ouvert au plus grand nombre d'hommes possible, l'Etat considéré comme initiateur dans les domaines des services et des grands travaux, ainsi que comme arbitre, le respect de la propriété privée tenue pour un des fondements de la liberté individuelle, l'égalité civique et même humaine, le contrôle de la raison sur une affectivité désordonnée et même morbide, le sens de l'organisation, et nous en passons, le tout exprimé par de grands génies littéraires. Cela semblera banal à celui qui a tant soit peu réfléchi à notre civilisation et pour lequel le latin n'est pas un simple amusement de philologue ; nous nous excusons donc de l'avoir dit. Mais opposons à ces données celles de l'Orient mystique, celles de l'Extrême-Orient pragmatique, celles des peuples à peine sortis de la pensée mythique ou magique, esclaves encore de structures tribales et pour lesquels l'adaptation à notre mentalité représente une profonde coupure avec leurs traditions et leurs archétypes. On mesurera alors la distance qui nous sépare d'eux et, du même coup, la valeur inestimable du patrimoine latin, sans pour autant les condamner ni les mépriser au nom d'une orgueilleuse supériorité.

Il n'en subsiste pas moins que le reste du monde imite l'Europe et cherche à suivre ses traces, tout en souffrant d'ailleurs d'un certain complexe d'infériorité qu'il compense en mettant l'accent sur nos indignités. Mais ne nous écartons pas de notre propos. L'Europe est ce qu'elle est, elle peut et doit constamment s'élever, se parfaire dans la ligne de sa tradition et, à l'exemple de Rome qui civilisa son Empire, elle doit étendre son influence bienfaisante sur le monde entier et l'appeler à la vraie liberté. On le voit : nous rejetons et combattons tout pessimisme, tout défaitisme, quoiqu'en ce moment de l'histoire certains événements semblent nous donner tort. Bien loin de penser que le rôle d'éducatrice, que l'Europe a longtemps tenu, soit périmé, nous estimons que cette tâche continue à être la nôtre. La conscience de cette mission — cela dit sans vanité, mais simplement parce que les faits sont les faits — doit nous encourager à persister dans notre

fonction, en quelque sorte divine, pour montrer au monde le chemin qui mène à la liberté, à la vraie liberté, au respect de la personne et à une vie qui se déroule dans la dignité et la sécurité.

ANCIENNES MÉTHODES PÉRIMÉES ET INEFFICACES

Comme nous l'avons constaté plus haut, le latin, malgré les louables efforts de ses défenseurs les plus convaincus, les mieux intentionnés, n'a cessé de perdre du terrain sur le champ de bataille où s'affrontent les diverses disciplines scolaires. Non seulement le nombre des élèves qui l'étudient, ou plutôt leur proportion dans l'ensemble, diminue, mais encore les résultats obtenus, après des années de durs efforts, sont propres à décourager ses plus chauds partisans. Pour s'en faire une idée, il suffit de lire, dans les revues spécialisées, les plaintes presque unanimes des professeurs de lettres sur les maigres succès de leur peine, sur les barbarismes qui s'étalent dans les compositions, sur les solécismes, les contresens que les élèves alignent avec une ingénuité décourageante. Nous nous étonnions récemment, lors d'un examen oral de maturité, qu'un candidat ignorât encore la valeur d'irréalité que possède le subjonctif imparfait latin ; notre juré, homme d'expérience, nous déclara sur un ton désabusé : « Cela ne me surprend pas du tout ; il y a quarante ans que je le répète en vain ».

Si donc les résultats obtenus, après six, sept, huit années d'étude, sont décevants, un nouveau facteur de concurrence commence à jouer dangereusement contre l'enseignement du latin, car l'on ne pourra plus, très prochainement, lui consacrer jusqu'au cinquième des heures hebdomadaires. Cette généreuse attribution pouvait encore se défendre il y a cinquante ans ; elle devient inadmissible, intolérable de nos jours, devant la nécessité où l'on se trouve d'enseigner tant de notions, de disciplines, de langues dont la connaissance est indispensable, si nous voulons que nos élèves prennent un bon départ pour la vie moderne. Comme il faudra fatalement diminuer le nombre de leçons qui lui seront consacrées, le latin nous semble donc devoir se trouver dans une situation de plus en plus inconfortable.

Le problème ainsi posé, voici, selon nous, dans quels sens il convient d'en chercher la solution : d'une part enseigner le latin plus simplement et plus rapidement ; d'autre part attribuer moins d'importance aux mots, mais beaucoup plus aux idées, à l'esprit de la latinité et à leur prolongement dans notre mentalité d'Européens modernes.

UN ENSEIGNEMENT PLUS SIMPLE

Il nous faut donc, nous autres latinistes, nous résoudre à enseigner plus simplement la langue de nos amours. Est-ce vraiment si difficile d'y parvenir, n'en déplaise aux partisans de la pédagogie tradition-

nelle ? Pensons aux nombreuses et subtiles particularités qui surchargent nos grammaires et la mémoire de nos élèves, et cela de façon inutile, car ces « curiosités » sont si rares qu'on ne les rencontre presque jamais au cours des lectures ; et si, par hasard, nos enfants tombent sur une de ces difficultés qui nous séduisent, ils ne la remarquent souvent même pas et traduisent tout uniment et sans peine. Il nous souvient d'avoir expliqué à une classe de nombreux fragments d'un traité philosophique de Cicéron sans rencontrer, en fait de syntaxe, d'autres cas que les plus simples, les plus clairs, les plus généraux.

D'où provient donc cette surcharge grammaticale ? Ne serait-ce pas une lointaine survivance de l'éducation humaniste, de l'époque où tout homme cultivé se devait de s'exprimer en un latin aussi cicéronien que possible ? De là découlait pour lui la nécessité de posséder dans sa mémoire une vaste collection de tournures, d'idiotismes dont la subtilité révélât sa culture et la finesse de son esprit ; et de grands écrivains en arrivaient même à s'exprimer plus aisément en latin que dans leur langue maternelle. Tirons notre chapeau aux Erasme, aux Budé et à leurs disciples, mais convenons que leur âge est révolu, et que le latin doit apporter autre chose aux esprits de notre temps que d'ingénieux assemblages de mots. Ce qu'il faut à nos élèves, c'est arriver rapidement à lire du latin avec aisance afin que leur esprit ne s'attarde pas trop au littéral, mais parvienne d'emblée aux faits et surtout aux idées.

UN ENSEIGNEMENT PLUS RAPIDE

En enseignant plus simplement, on enseignera aussi plus vite. Ne pourrait-on pas renoncer presque complètement à ces exercices fastidieux auxquels les élèves « consacrent », si l'on peut dire, d'innombrables heures, à cette traduction de phrases détachées, isolées de leur contexte, et dont chacune, pour cette raison en partie, est comme une sorte de devinette ? Nous connaissons tous de ces exercices qui confinent à la stylistique et où il semble que les auteurs ont pris plaisir à chercher des tournures compliquées dans une langue qui, de par sa nature, est plutôt simple, même dans ses périodes les plus oratoires, même dans ses vers les plus sublimes.

Non seulement la version de phrases détachées ne laisse que peu de souvenirs dans l'esprit des élèves, mais elle exerce une action très préjudiciable sur leurs habitudes de pensée. En étudiant le latin de cette manière pendant des années, ils acquièrent la fâcheuse tendance à considérer un texte comme une suite, une collection de phrases sans liaison entre elles, mais non comme un ensemble cohérent, construit avec logique et avec art. En conséquence, nos élèves, après avoir lu les premières lignes d'un paragraphe, ne cherchent généralement

pas à deviner la pensée de l'auteur, à la devancer même par intuition, à concevoir où il veut en venir ; et même, la lecture terminée, ils ont souvent toutes les peines du monde à résumer l'essentiel du passage lu.

Il nous semble, en conséquence, qu'il faudrait pratiquer beaucoup plus tôt la lecture de textes suivis, comme cela se manifeste dans les ouvrages français les plus récents. Dans ces conditions, ne pourrait-on pas enseigner en deux ans, en trois tout au plus, les éléments grammaticaux et les mille cinq cents mots nécessaires, en se limitant à l'essentiel, en exigeant une connaissance sûre et en rendant le latin attrayant par des morceaux courts et bien choisis ?

DES TEXTES PLUS RICHES EN VALEUR HUMAINE

Voilà qui nous amène à parler des textes et des auteurs du programme. Sur ce point, bien des changements nous paraissent indiqués dans le choix comme dans le commentaire. Le sujet est vaste ; nous devons ici nous limiter à l'essentiel. Sur quels critères nous fonder pour choisir, dans cette riche littérature, ce que nous offrirons en nourriture spirituelle à nos élèves ? D'abord, éliminons nos goûts personnels. Il ne s'agit pas de cueillir ce qui nous plaît, parfois même ce qui nous amuse, mais ce qui correspond au but visé, à la connaissance de la latinité, non seulement en elle-même, mais dans son influence sur le monde actuel. Une revision du choix traditionnel nous paraît donc s'imposer, car nous ne voyons guère, compte tenu de nos préoccupations et de notre objectif, l'intérêt majeur que peuvent présenter la prise d'Avaricum, la bataille de Cannes ou celle du Muthul, les exactions d'un Verrès, les discours d'Orgétorix ou la défense de causes civiles ou criminelles douteuses, fût-elle confiée au plus génial des avocats.

Par contre, nos programmes devraient faire une place beaucoup plus large aux textes moraux, philosophiques, poétiques, à des auteurs tels que Lucrèce, Juvénal, Sénèque surtout, aux élégiaques source éternelle de notre lyrisme, et même à certains poètes tardifs. Au lieu de laisser le soin de ce choix à ce que j'oserais appeler l'arbitraire du maître, établissons une bonne fois la liste des textes qu'un jeune latiniste doit connaître, soit parce qu'ils rejoignent nos problèmes modernes, soit parce qu'ils possèdent une valeur générale humaine et qu'un homme, un Européen cultivé surtout, ne peuvent les ignorer : le discours de Marius, par exemple, arsenal de la polémique révolutionnaire, ou tel passage des Géorgiques, œuvre trop négligée, telle scène des Adelphe, telles pages des grands penseurs sur les devoirs et les droits de l'homme.

Et puisque nous parlons de droits, pourquoi négliger le droit romain, qui donnerait à nos élèves l'occasion, à la suite des plus célèbres jurisconsultes anciens, de creuser le problème de la justice et de

l'équité ? Nous estimons, d'ailleurs, que cette étude devrait faire partie du programme universitaire des futurs professeurs de lettres.

L'épigraphie aussi offrirait bien des ressources ; les inscriptions sont un trésor complètement exclu de nos écoles. Pourquoi ? Ne fournissent-elles pas d'innombrables indications sur la vie publique et privée, les carrières militaires ou administratives, l'histoire, les formes antiques de la piété, et j'en passe. L'expérience nous a montré que des inscriptions parlent souvent plus à l'imagination des élèves, dans leur belle sobriété, que des textes littéraires trop apprêtés, et les aident beaucoup à évoquer le cadre dans lequel vivaient les Latins, à Rome comme en province.

QUESTIONS D'INTERPRÉTATION

Non seulement le choix des textes à lire dans les écoles pourrait être avantageusement renouvelé, mais aussi l'esprit dans lequel on les interprète. Trop souvent nous nous attachons aux mots, à la simple expression verbale, oubliant que le but des études classiques consiste avant tout dans la connaissance de l'homme. Nous laissons croire à nos élèves que le latin se réduit essentiellement à la grammaire alors qu'il est l'expression d'une civilisation, mère de la nôtre. Qu'on nous permette ici une anecdote qui nous paraît significative. Les élèves d'une classe que nous visitions un jour venaient d'analyser grammaticalement et de traduire sans trop de peine une phrase — toujours ces phrases détachées de leur contexte — dans laquelle il était fait mention de Gallus, le malheureux ami de Virgile. Avant que le maître passât à la phrase suivante, je me hasardai à demander si l'un de ces garçons avait une question à poser. Aucune main ne se leva et le nom de Gallus n'excita aucune curiosité. Les élèves avaient docilement absorbé le commentaire grammatical, mais leur attention, déformée par nos méthodes, ne s'était pas portée au-delà des mots et de la stricte grammaire. Lequel d'entre nous n'a pas fait cent fois la même expérience ? N'oublions-nous pas trop souvent qu'une de nos tâches impératives consiste à inciter nos élèves à se poser des questions ? Aristote n'a-t-il pas dit que l'étonnement, la curiosité sont le commencement de la science, ou de la sagesse ?

LE LATIN ET LE CITOYEN EUROPÉEN

Nous disions plus haut que l'étude du latin doit viser à deux buts : aider les citoyens de l'Europe à prendre mieux conscience de la valeur irremplaçable de leur civilisation, et les rapprocher, les unir par une même formation de base. Le développement de ces deux idées nous amènera à notre conclusion.

C'est avec une certaine hardiesse, dira-t-on, que nous avançons le

terme de citoyen européen. Mais est-il réellement si hardi qu'il semble au premier abord ? Au fond de nous-mêmes, et par opposition aux Africains, aux Asiatiques, à d'autres encore, nous, Français, Belges, Allemands, Hollandais, Anglo-Saxons, Nordiques, peuples latins de la Méditerranée, Suisses, Grecs même, n'éprouvons-nous pas le sentiment que nous sommes frères, par notre manière de raisonner, par notre conception profonde de l'homme, par notre réaction à l'égard des grands thèmes lyriques, à tel point que les guerres qui ensanglantèrent nos terres depuis cent ans nous apparaissent maintenant comme des guerres civiles ? Ne serait-il pas possible que chacun de nous se pare du titre de « *civis Europaeus* » avec la même fierté que l'on portait, il y a 18 siècles, celui de *Civis Romanus* ? Oui, citoyen d'une Europe, qui, sous une forme fédérale, réalisera le vieux rêve médiéval si imparfaitement concrétisé dans le Saint-Empire. Et ne saute-t-il pas aux yeux que ces citoyens se sentiront plus proches encore les uns des autres quand ils auront reçu une formation identique, non seulement dans les sciences exactes et l'histoire, dans la géographie et l'économie, mais aussi dans l'étude féconde de la latinité ?

Imaginez quelles sont de nos jours les rencontres de nos hommes d'Etat ? Combien d'entre eux ont la notion de cette unité spirituelle due à leur origine commune ? Quelle difficulté n'éprouvent-ils pas à se sentir frères, car les uns, par leur formation exclusivement moderne, ont tendance à ne considérer les problèmes que sous leur aspect matériel, et les autres n'ont gardé du latin que le souvenir d'une étude ingrate et fastidieuse, sans rapport avec les préoccupations actuelles ?

LE LATIN ET L'ÉDUCATION POPULAIRE

Nous parlions de dirigeants, d'hommes d'Etat, de ces « principes » qui devraient tous avoir reçu une formation classique latine. Mais pourquoi le latin resterait-il l'apanage de cette classe sociale, pourquoi de plus vastes couches de la population ne seraient-elles pas mises au bénéfice de cette culture ? Pourquoi seraient-elles réduites à une instruction purement technique et utilitaire ? Et même s'il faut, à l'âge scolaire, courir au plus pressé, pourquoi les hommes de notre époque, et les femmes aussi, qui disposent de loisirs grandissants, ne seraient-ils pas davantage incités, encouragés à s'initier au latin et à remonter ainsi aux sources de notre culture ? Ce serait une manière plus intelligente et plus digne d'employer les samedis matins trop souvent consacrés à la pêche à la ligne, au jeu de boules, ou à la lecture des journaux sportifs.

Aussi voudrions-nous voir les latinistes, sur ce point, modifier leur optique, au lieu de se résigner, peut-être par manque de foi en leur mission, à voir le domaine de leur influence se rétrécir comme

une peau de chagrin. Qu'ils aillent hardiment au peuple, qu'ils l'aident, en répandant leur science, à mieux connaître les valeurs de notre civilisation, au lieu de se cantonner dans les universités et les gymnases. Et c'est là justement qu'un enseignement plus rapide et plus simple du latin, que la mise en évidence de sa valeur inestimable trouveraient leur pleine justification.

CONCLUSION. APPEL AUX LATINISTES

Il est temps de conclure. Nous nous sommes efforcé de montrer que, dans l'Europe de demain, le latin n'est pas fatalement condamné à disparaître des écoles et à s'effacer dans la mémoire des hommes, mais qu'au contraire, grâce à des méthodes plus modernes, grâce aussi à une nouvelle conception de son rôle, il a encore une haute mission à accomplir. Nous ne nous contenterons pas cependant de ces déclarations académiques, mais, conformément au génie réaliste des Romains, nous terminerons par une proposition concrète et utilitaire.

Les empereurs, les grands commis de l'Empire se sont rendu compte qu'outre le droit, l'armée, les travaux d'édilité, l'administration, il fallait, pour maintenir l'unité impériale, un lien d'essence supérieure et même religieux. Ce lien, ce fut le culte de Rome et d'Auguste, représenté par d'innombrables sanctuaires desservis par les collèges de sévirs. De même, pour créer, pour affermir, aussi bien parmi les dirigeants de l'Europe que dans l'ensemble de la population le sentiment, la conviction de notre unité fraternelle et originelle, et puisqu'il n'est pas possible de trouver ce lien dans une religion divisée, parfois intolérante, le latin ne pourrait-il pas remplir cette fonction ? Et pour rendre la chose plus aisée, ne serait-il pas opportun que quelques latinistes de divers pays, conscients de leur devoir et de leur qualité de « cives Europaei », prennent l'initiative de réunir en un seul recueil les plus beaux, les plus grands textes qui expriment le mieux l'essence du génie latin et sa persistance jusqu'à notre époque ? Ils aideraient ainsi nos contemporains, à quelque classe qu'ils appartiennent, à mieux comprendre ce qui les rapproche et les unit, à mieux saisir la valeur de leurs principes de vie, moraux, civiques, esthétiques, en bref, de leur génie commun. Un tel recueil, dont les introductions et les notes seraient rédigées en latin, pour qu'il puisse être utilisé, lu et commenté dans les collèges, lycées, athénées d'Europe, dans les cours post-scolaires et même populaires, contribuerait grandement, selon nous, à fortifier l'unité européenne, sans laquelle il n'est point de salut pour nous ni pour notre civilisation d'hommes libres. Car l'Europe, plus qu'une entité économique, est une entité spirituelle. Si l'on veut que l'harmonie triomphe du particularisme étroit, cette harmonie doit se fonder sur un sentiment de fraternité issu d'une culture commune, s'appuyant sur la conviction bien informée que les

principes qui soutinrent l'Empire ont encore devant eux un large champ d'action.

Et combien les Européens se comprendront mieux, lorsque, au moment de leur formation, ils auront lu, d'une même intelligence et d'un même cœur, les plus belles pages où Cicéron, Sénèque exaltent les devoirs et les droits humains, où les poètes chantent en vers immortels les mouvements profonds de notre âme, où les historiens dégagent les sages leçons des événements, où les penseurs, les jurisconsultes recherchent l'essence de l'équité et de la justice divine et humaine ? C'est à l'édification d'un tel recueil que nous invitons quelques latinistes à participer, trop heureux si ces modestes lignes, « *vel incondita ac rudi voce* » pouvaient susciter entre eux une féconde collaboration.

Robert WIBLÉ, Genève.
